

La mémoire de nos anciens, une richesse à préserver

Vous souvenez-vous du Fontanil d'autrefois ? Histoires de vie, portraits, témoignages... Découvrez ou retrouvez l'histoire du village et de ses habitants à travers le regard de nos aînés, dans le cadre d'un projet de valorisation du patrimoine porté par la Ville.

« Il est plus beau de transmettre aux autres ce qu'on a contemplé que de contempler seulement. » Cette citation de Thomas d'Aquin exprime très justement les valeurs du projet porté par la commune au sein de sa direction culture.

Car si le patrimoine d'un territoire peut être matériel, comme en témoignent les fontaines, bâtiments, lavoirs ou autres monuments à valeur historique, il est aussi intangible, relevant des pratiques et savoirs partagés collectivement. **Plus fragile, et tout aussi précieux, il s'appuie sur la mémoire** et se transmet de générations en générations. Pour le préserver, la Ville du Fontanil-Cornillon entreprend de **recueillir la parole de ses anciens**, accompagnée par la conteuse Sylvie Guignier, et de la valoriser sous forme de **portraits publiés tous les deux mois** dans le journal municipal et disponibles en audio sur le site de la Ville.

Un voyage dans le passé du Fontanil-Cornillon, à une époque dont certains se souviennent et que d'autres découvriront entre ces lignes.

« Nous avons à cœur de recueillir et préserver la parole de nos anciens, pour que notre histoire collective se transmette et perdure. En souhaitant que cette démarche nous rassemble tous, anciens Fontanillois qui retrouveront des souvenirs d'enfance, et nouveaux voisins qui porteront un nouveau regard sur le Fontanil d'autrefois ! »

NADÈGE CALLEJON
et BRIGITTE MANGIONE

Vous souhaitez témoigner ? Envoyez-nous votre message à contact@ville-fontanil.fr

Retrouvez les portraits de nos anciens en audio sur ville-fontanil.fr

Monique LAZARET, 88 ans



« Le Fontanil, c'était pas comme maintenant »

C'est ainsi que Madame Lazaret commence nos échanges, destinés à évoquer la vie telle qu'elle se passait autrefois au Fontanil-Cornillon. Une commune où elle est née le 20 janvier 1934, et où, avant elle, et depuis des générations, toute sa lignée maternelle a vécu.

« J'ai toujours habité au Fontanil. Sauf quand je me suis mariée, je suis partie à Toulouse avec mon mari, six mois, après j'ai dit : « je rentre » !

Un attachement que ses grands-parents vouaient déjà à la commune : « Quand ils étaient jeunes, ils travaillaient à Grenoble. Mon grand-père était employé de banque à Grenoble. Ma grand-mère était gantière, place Grenette ». Jusqu'à ce que le souhait de revenir au Fontanil-Cornillon soit le plus fort.

Une auberge au cœur du village

« Mon grand-père a tout lâché. Il a acheté des terres. Il est devenu cultivateur. Il faisait des pommes de terre, du blé, des vignes. Il avait des bêtes : un cheval,

des vaches, des lapins, des volailles, des chevreaux, un cochon... »

« Ma grand-mère, elle a tenu le café auberge restaurant, sur la place de la Fontaine. Moi, je l'ai pas connu le café-auberge, mais à l'époque, les gens n'avaient pas la télé et ils se réunissaient au café, ou bien sur le banc, devant la maison, et ils se racontaient une histoire, c'est comme ça que j'en entendais parler... »

« Les gens couchaient là, à l'auberge. Ils mettaient les chevaux à la remise, chez les voisins... »

« On disait que Mandrin - célèbre contrebandier du Dauphiné du milieu du XVIII^e siècle, estimé de la population pour s'en être pris à la fortune des Fermiers Généraux, qui faisaient leur argent en levant les impôts, et avoir redistribué les biens aux petites gens - y avait couché. Il y avait la sellerie à côté. Il ferrait son cheval à l'envers pour faire croire qu'il allait de l'autre côté. »

« Ma grand-mère avait beaucoup de monde qui venait manger à midi. Il y avait beaucoup d'ouvriers, et il y avait rien, pas

de restaurants, alors les ouvriers venaient manger chez elle. »

En effet, l'ouverture en 1900 de la ligne de tramway reliant Voreppe à la Place Grenette, puis des lignes Voreppe-Saint-Égrève, ainsi que Saint-Égrève-Le Pont de la Porte de France ont généré des travaux durant plusieurs années.

Plus tard, des travaux d'envergure ont lieu pour réaliser une déviation de la route nationale 75 reliant Lyon et Grenoble, axe routier qui traversait la commune du Fontanil.. Celle-ci est inaugurée en 1940. D'autres aménagements routiers se poursuivent autour de Voreppe jusqu'en 1947.

La cuisine du restaurant se faisait avec une cuisinière à bois, et plus tard, au charbon « je me rappelle du seau avec l'embouchoir, et de la pelle. Ma grand-mère cuisinait bien. Elle faisait un jus de viande, le meilleur que j'ai jamais connu. »

Une cabine-téléphonique comme lieu de rencontres

Le café-auberge-restaurant était également connu pour accueillir la cabine téléphonique de la commune. « Il n'y avait pas de téléphone au Fontanil, la cabine téléphonique était le point central d'informations avec l'extérieur ». À une époque où les appels étaient dirigés par des opérateurs et où les abonnés étaient l'exception, les liaisons téléphoniques avaient lieu « à la cabine ». « Elle était dans notre salle à manger. Les gens venaient téléphoner chez nous. Ils payaient la communication à ma grand-mère. Elle notait tout pour payer la poste après. Ma grand-mère faisait standard. On avait mis des fiches, et on branchait au numéro demandé. Il y avait sept abonnés au Fontanil. Des fois, j'écoutais. Maman disait « on n'écoute pas ! ».

Et à réception des télégrammes, « ma grand-mère les écrivait et moi j'allais les porter. »

« Pendant la guerre, comme ma grand-mère avait la cabine, les militaires, les gradés, vivaient à la maison le jour, et la nuit, il y en avait un qui restait. Ils venaient d'Italie. Je me souviens qu'un matin, à six heures du matin, il est parti. Il avait fait la fête, la veille avec les gens du village. Il y avait eu un bal toute la nuit. Les mamans avaient fait des gâteaux. Ils sont partis pour les Vosges. La plupart sont morts au front. »

« La cabine est restée jusqu'en 1958... Il y avait un charme. Les gens venaient, on discutait, c'était convivial. »

Situé lui aussi au sein même de la commune, le moulin, où chacun pouvait amener le blé et venir ensuite récupérer la farine, était également un lieu de



rencontres pour les adultes... et de jeux pour les enfants : « j'y étais tout le temps fourrée. C'était des jeux de cache-cache, derrière les sacs de farine. »

S'en suivait la confection du pain : « les gens pétrissaient leur pain. Grand-mère faisait le sien pour la semaine. Elle avait un pétrin. Elle était très méticuleuse. Elle faisait un bon pain rond avec un trou dedans. Une couronne. Et puis on l'amenait cuire à la boulangerie : avant qu'ils montent le four à pain, c'est le boulanger qui cuisait le pain des villageois. À moi, elle me donnait un petit pâton que je mettais au four de la cuisine. »

Se retrouver, au fil des saisons

La vie du Fontanil était rythmée par les événements de la ruralité. Au moment de la transhumance, les brebis, qui venaient par chemin de fer jusqu'à Saint-Égrève, traversaient la commune pour rejoindre les pâturages du Mont Saint Martin. « On se dépêchait avec le balai, pour faire partir les moutons, pour les empêcher de manger les fleurs. Bien souvent ils les mangeaient quand même. C'était quand même un sacré moment, c'était sympathique. Pendant la guerre, quand les moutons passaient, il y en avait qui coïnaient un mouton sous le banc qu'on avait devant la maison. Comme ça, ils avaient de la viande à manger. Nous, on disait rien. Après ils cachaient le mouton dans la cour. »

« Après, fin septembre : « ça y est les moutons redescendent ! » c'est des bons souvenirs... »

Et puis, il y avait, à l'automne, le jour où l'on tuait le cochon. « C'était un sacré jour. C'est un neveu qui venait pour le tuer. On se levait tôt le matin. J'entends encore le cochon crier quand il le saignait. Il le dépeçait dans la grange. Il le salait au saloir. Le saloir, c'était comme un bassin haut de soixante-dix centimètres et large d'un mètre. On le remplissait de sel : une couche de sel, une couche de morceaux de cochon, une couche de sel... Le soir, en famille, on mangeait les jailles, le cou du cochon, avec du vin blanc. Tout le monde était content. Ça aimait rigoler !

Souvenirs d'écolière

Evoquant la vie au Fontanil du temps de son enfance, Madame Lazaret témoigne « on avait la vie moins tranquille que maintenant, on n'avait pas le confort de maintenant, mais on aimait rire, on était heureux. »

Lui reviennent alors des souvenirs d'école.

Dans les années 40, il y avait deux classes mixtes, la classe des plus jeunes avec Madame Doriol, et la classe des plus grands avec Monsieur Doriol : « avec lui, il fallait pas rigoler. Je me rappelle qu'une fois, il m'avait mise à la porte. Comme j'habitais à 50 mètres, j'étais rentrée. J'avais dit à ma mère : « je vais pas à l'école pour rester dehors ! ». Elle m'avait ramenée à 13h30. »

Au programme, il y avait « les dictées, le calcul, les leçons de morale, les récitations. La gymnastique, on la faisait dans la cour. »

Pendant les récréations : « Les filles jouaient à la marelle ou à la corde. Les garçons au ballon, quand ils en avaient un. Il y avait les osselets aussi, on récupérait les os de chevreaux. Et puis les billes. »

Quand il n'y avait pas classe, « Le jeudi, le samedi et le dimanche après-midi, c'était le patronage avec Mademoiselle Rey. Elle nous faisait le catéchisme, et puis elle nous faisait faire la gymnastique dans le parc de se propriété, elle nous faisait chanter... On faisait du théâtre : elle achetait des pièces et elle nous les faisait jouer dans une grande salle spéciale, pour la fête des mères... Les garçons eux, ils le faisaient avec Monsieur le curé. »

Et puis, arrivait la fin de la scolarité... « Le certificat d'études se passait à 14 ans. Après, beaucoup allaient travailler à la soierie de Saint-Égrève, surtout les filles. On était 5 ou 6 à aller au collège jusqu'au brevet. Moi, à 11 ans, je suis entrée en sixième puis au lycée de jeunes filles, à Grenoble, mais j'ai pas voulu être interne. Je partais le matin et je rentrais le soir. Pour prendre le tram, j'allais à Saint-Égrève à vélo. Je le laissais chez une tante qui tenait une boucherie. »...

... « De tout ça, on a de bons souvenirs ».

Tout en regrettant que la convivialité ne soit plus la même qu'autrefois, « ça a changé, avant tout le monde se connaissait », Madame Lazaret termine les échanges en affirmant son attachement à sa commune : « J'aime tout : le paysage, les gens... Mon Fontanil... »

Propos recueillis par Sylvie Guignier.